

Journal unique : Helmut Lotti et Jelle Van Riet sur une mission dans un pays dévasté. "Sans notre aide, Haïti est perdu"

Article de Jelle Van Riet
paru sur "Het nieuwsblad.be" le 6 novembre 2010
(traduction par Erna, Susanne, Maryelle)

« Je veux voir ce qui a été réalisé avec l'argent jusqu'ici. » Avec cette intention, *Helmut Lotti, ambassadeur de bonne volonté pour l'Unicef, s'est rendu en mission à Haïti 10 mois après le tremblement de terre dévastateur. Sa femme, la journaliste Jelle Van Riet, a tenu un journal.*

A cause du décalage horaire avec *Bruxelles*, nous avons un quart de journée supplémentaire : six heures complètes à passer à *Miami* où nous n'avons le vol pour *Port-au Prince* que le lendemain matin. Personne ne se plaint. Nous volons aux frais de l'*Unicef* (soit à un budget peu élevé). De plus, la correspondance défavorable nous permet de dîner le long de l' « *Oceans Drive* », l'avenue « *Art Déco* » mal famée le long de la *Miami Beach* qui est aussi mal famé. *Helmut* y est déjà venu, mais il est, encore une fois, surpris de l'excès de Porsches et Hummers, des « *Johnnys* » qui ont soumis leur visage à un lifting et des femmes avec des seins en silicone. Moi, je ne connais cette avenue éclairée de néon que du feuilleton policier *Miami Vice* et je reste muette d'étonnement. A une distance d'1 heure ½ de vol d'*Haïti*, les poupées de vitrines ont la Coupe E ! Même *Sonny Crocket* et *Rico Tubbs* trébuchent sur leurs espadrilles.

A *Miami*, tout est vraiment beaucoup plus grand. Ainsi, une bonne partie de notre dîner retourne à la cuisine. Etant tellement près d'*Haïti*, nous ne voulons plus avoir aucune indigestion. Nous avons un sentiment amer. Car depuis quelques jours, nous entendons des rapports horribles sur une épidémie de choléra à *Haïti*. Combien de problèmes un pays peut-il supporter ? Le 12 janvier 2010, *Haïti* qui avait été un des pays les plus pauvres depuis longtemps, fut frappé par un tremblement de terre sérieux. La capitale *Port-au-Prince* s'est effondrée, 220.000 personnes sont décédées, 300.000 furent blessées. Pour *Haïti*, cela a, en sus de tous les problèmes structuraux provoqués par la sous-alimentation, la mortalité des enfants, une formation d'une valeur inférieure, un manque d'hygiène, la violence, un « *brain drain* » (« fuite de cerveaux ») et la corruption, mené à des problèmes nouveaux. Dès ce moment, *Haïti* était une nation traumatisée.

Port-au-Prince, le 26 octobre

Nous roulons comme à travers des images de télé. En majeure partie, *Port-au-Prince* est une ruine. Les maisons se sont affaissées comme du carton mouillé, partout se montent d'énormes camps de tentes. On ne peut guère croire que des gens y vivent. Il est difficile à comprendre comment l'*Unicef* peut continuer à travailler dans une telle situation. Comme le tremblement de terre a aussi détruit le bureau de l'*Unicef*, les collaborateurs travaillent dans des bungalows. « C'est à peu près la même chose ici que dans les coulisses de 10 om te zien, » dit *Helmut*. En ce qui concerne la tension, la comparaison vaut certainement : L'épidémie de choléra est une grande préoccupation et *Zaid Jurji*, le patron, nous raconte la manière dont l'épidémie met en danger la quasi-totalité de toutes les autres activités de l'*Unicef*. « Si le choléra arrivait à *Port-au Prince*, les conséquences seraient encore plus sévères que celles du tremblement de terre. Je ne veux même pas y penser. »

Pourtant, nous voyons aussi quelque chose d'encourageant aujourd'hui. L'entrepôt de l'*Unicef* avec un énorme stock de marchandises, du cahier d'écolier au lait en poudre et aux vaccins. *Helmut* est enthousiasmé. Pour cela, les *Belges* ont fait don de 10 millions de dollars à l'*Unicef*, de sorte que les maternités, les écoles et les centres de santé puissent être (re)construits le plus tôt possible.

Port-au-Prince, le 27 octobre

10.000 personnes vivent au camp *Mais Gate...* les tentes les unes à côté des autres. Elles vivent de la manière que nous ne voudrions même pas pour faire du camping. Car maintenant que la saison des pluies a commencé, l'eau entre dans les tentes. Une malédiction semble peser sur les *Haïtiens* : Dix mois après le tremblement de terre, encore 1,3 million de *Haïtiens* vivent dans ces conditions indignes. *Helmut* est révolté mais au cours de la journée, il pense que nous voulons peut-être

l'impossible. « Si Bruxelles avait été en ruines, les Bruxellois n'habiteraient pas encore dans leurs maisons non plus. ». En chemin, nous découvrons ce qui a déjà été réalisé. Les routes sont de nouveau praticables. Les maisons sont, une par une, marquées comme étant « habitables ». Certains enfants vont à l'école de nouveau. Malgré tout, la vie continue, sur et près des décombres.

C'est aussi au camp que nous puisions de l'espoir. Dans une tente de bébés, décorée par l'Unicef, nous voyons les jeunes mamans pratiquer l'allaitement maternel. C'est quelque chose de spécial. Car à Haïti, il y a une superstition selon laquelle la tristesse et la dépression sont transmises par voie de lait maternel. Par ailleurs les mères sont également instruites ici sur l'hygiène (maintenant aussi sur le choléra) et reçoivent un soutien psychologique. Je demande à l'infirmière haïtienne qui dirige la tente des bébés si beaucoup de personnes pensent à se suicider. « Ce n'est pas dans notre culture, », dit-elle fermement. « Récemment, après les orages de la fin d'octobre, une mère était déprimée. Elle a voulu mettre fin à ses jours avec son enfant, mais je n'ai pas laissé ce fait se produire. Si je ne la trouve pas un matin, je la cherche jusqu'à ce que je la trouve ».

Un peu plus loin dans le camp, la misère semble presque inexistante. Dans une zone spécialement adaptée aux besoins des enfants qui a été délimitée par le Comité Olympique Haïtien et l'Unicef, les enfants jouent au basketball et taekwondo. Ils jouent aux dames et nous racontent beaucoup d'histoires dans une langue inintelligible pour nous, le créole. De très bonnes blagues, je suppose, parce qu'ils ne s'arrêtent pas de rire. « Les enfants restent des enfants, » explique Helmut. « S'ils ont la possibilité, ils jouent ».

Le responsable du projet Jean-Marc Saint-Philippe – les Haïtiens ont des noms Princiers – pense la même chose qu'Helmut. « Pour ces enfants, les sports et les jeux sont très importants », dit-il. « C'est bon pour leur santé et les écarte de l'alcool et de la violence. Le dernier fait est évidemment important. Car des camps de tentes sombres et densément peuplés sont des foyers pour l'agression. Autrement dit, il vaut mieux ici ne pas être une fille. »

Quelque chose de beaucoup plus important doit être ajouté aux sports et aux jeux. C'est l'école. Ce n'est pas vraiment le meilleur atout d'Haïti. Car même avant le tremblement de terre, seule la moitié des enfants allait à l'école. L'Unicef sait que ceci peut être amélioré. C'est pourquoi les collaborateurs veulent profiter de la crise pour reconstruire l'éducation de façon plus robuste qu'elle ne l'était. Ils veulent donc pour l'année prochaine a.o, mettre en place 400 écoles semi-permanentes. Mais pour l'instant, de nombreux enfants suivent encore les cours sous des bâches de moins de 72 m². Je ne pense pas que j'aie estimé l'importance de la scolarité comme étant plus grande et que j'aie eu plus de respect des enseignants qu'ici. Imaginez un instant : Une classe compte environ une centaine d'élèves et de l'autre côté de la tente, il y a encore une autre classe exactement identique. Helmut commence spontanément à réciter les conjugaisons françaises.

Saint Marc, le 28 octobre

En route pour Grande Saline, un centre de santé où l'Unicef traite les patients atteints du choléra avec une équipe de docteurs cubains et l'Humedica allemand, nous croisons une ambulance et un corbillard. Le fantôme du choléra s'approche d'une façon inquiétante. La semaine précédente, 23 personnes sont mortes du choléra dans ce seul centre. Nous sommes préparés à un horrible scénario de personnes mourantes. Haïti est-elle désespérée et impuissante ? C'est la question que je me pose pour la énième fois. Sur les visages des médecins de Grande Saline, il ne peut être lu, en aucun cas, la fin d'Haïti. « Le nombre de nouveaux cas est toujours en augmentation, oui, mais en même temps, le taux de mortalité diminue proportionnellement. Les risques liés au choléra – qui étaient encore inconnus la semaine dernière – deviennent connus peu à peu, les malades nous consultent plus rapidement et nous pouvons mieux les traiter. »

Je voudrais les croire, mais au vu d'une salle pleine d'hommes, de femmes et d'enfants malades qui sont sous perfusion, ces mots perdent leur signification. Bien sûr, je suis heureuse d'entendre que le Ministre Haïtien de la Santé Publique a réagi extrêmement rapidement – 2 jours après le premier diagnostic de choléra, des spots radio ont été publiés attirant l'attention du public sur le problème – et bien sûr, je trouve formidable que l'Unicef ait, entre temps, distribué beaucoup de comprimés de purification d'eau et des solutions de réhydratation. Mais il est difficile pour moi de continuer à écouter de telles informations. Ce que je vois, c'est une salle pleine de gens qui souffrent. Dans les lits, des hommes et femmes maigres transpirent pour éliminer le choléra. A côté des lits, des mères angoissées s'accrochent à de petites mains dans l'espoir qu'elles ne se refroidissent pas. Jésus est très populaire en Haïti.

Dans un autre lit, se trouve un enfant dont personne ne sait s'il survivra demain. Car il était déjà dénutri quand le choléra l'a frappé. *Helmut* reste à ses côtés. Il demande : « Comment peut-on partir maintenant sans savoir s'il va guérir ou non ? » je ne connais pas la réponse mais je crois le docteur cubain qui dit : « Vois-tu cet homme là-bas dans le coin ? Hier, il ne savait plus qui il était et demain, il peut rentrer à la maison. On peut aider tous ceux qui arrivent ici à temps. »

En outre, je peux seulement conclure que tout le monde ici est mobilisé. C'est ce qu'ils nous racontent : Il y a une semaine, les patients atteints du choléra étaient encore au sol dans leurs excréments. Aujourd'hui, ils sont couchés dans des lits propres, sur un plancher désinfecté constamment et un *ambassadeur de l'Unicef* leur rend visite. Il faut le constater.

Miami, le 29 octobre

Comme la foudre est tombée sur le cockpit, nous avons 4 heures de transit à *Miami* aujourd'hui : nous sommes obligés de rester dans l'avion surchauffé puisque nous n'avons plus le droit de le quitter. Personne ne se plaint. Nous sommes coincés, oui, mais par rapport à *Haïti*, c'est le paradis. Pour nous consoler, on nous donne du champagne. A *Haïti*, une nouvelle épreuve suivra tout tourment. Combien de malchance un pays peut-il supporter ? Un fait est certain, *Haïti* a besoin de pots d'or, comme ceux qui se trouvent à l'extrémité d'un arc-en-ciel, semble-t-il. *Helmut* a l'intention de chercher plus d'argent demain en *Belgique*. Car sans notre aide, *Haïti* est un oiseau (proie) pour le chat, soit ce pays est exposé à son destin sans défense. Bien sûr, nous espérons avoir du soutien de la part des autorités mais pour l'instant, nous ne pouvons que nous accrocher à la main d'*Haïti* et espérer qu'elle ne meurt pas.

<http://www.nieuwsblad.be/article/detail.aspx?articleid=GUV31SQPN>